ORSON SCOTT
CARD
PISTEUR
Livre 2
J'AI LU

PISTEUR

Livre 2

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Le cycle d'Ender :

1. La stratégie Ender, *J'ai lu* 10483
2. À voix des morts, *J'ai lu* 3848
3. Xénocide, *J'ai lu* 4024
4. Les enfants de l'esprit, *J'ai lu* 5622

Terre des origines :

1. Basilica, *J'ai lu* 6937
2. Le Général, *J'ai lu* 7363
3. L'exode, *J'ai lu* 7593
4. Le retour, *J'ai lu* 7751
5. Les Terriens, *J'ai lu* 7973

La saga des ombres :

1. La stratégie de l'ombre, *J'ai lu* 8204
2. L'ombre de l'Hégémon, *J'ai lu* 8540
3. Les marionnettes de l'ombre, *J'ai lu* 8878
4. L'ombre du géant, *J'ai lu* 10219
5. Les rejetons de l'ombre, *J'ai lu* 11233

Pisteur, livre 1, *J'ai lu* 11219
Pisteur, livre 2, *J'ai lu* 11597

Dans la collection Nouveaux Millénaires :

Ender : Préludes

ORSON SCOTT CARD

PISTEUR

Livre 2

Traduits de l'anglais (États-Unis)
par Mathieu Jacquet

Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Le présent ouvrage rassemble en un seul volume
les deux parties initialement publiées chez J'ai lu.

Titre original
RUINS

© Orson Scott Card, 2012

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2015

Pour Gregg Homer,
ami et soutien,
qui place le pouvoir dans les mains des autres
et la sagesse dans leur cœur

CHAPITRE 1

À BOIRE

Rigg fut le premier à sentir le cours d'eau.

Miche était un vieil habitué des champs de bataille, Olivenko un garde moins chevronné, mais pas un bleu non plus, et Umbo avait pour sa part grandi à Gué-de-la-Chute – autant dire au fond d'un trou !

Seul Rigg avait arpenté les forêts des hauts plateaux qui dominaient le Surplomb, piégeant les animaux pour leur fourrure tandis que celui qu'il nommait Père l'instruisait de tout et de rien – et beaucoup trop à son goût ! Il reniflait l'eau aussi sûrement que ses proies. Bien avant qu'ils n'atteignent la crête d'une pente herbeuse, il savait déjà que, là, au pli des collines, il trouverait un ruisseau. Un mince filet, sans arbres pour le border sur ce sol minéral.

Il allongea le pas.

« Stop », le freina le sacrifiable nommé Vadesh.

Rigg s'exécuta.

« Pourquoi ? Il y a de l'eau et j'ai soif.

— *Nous* avons soif, corrigea Umbo.

— Je vous déconseille de la boire, déclara le sacrifiable.

— Vous déconseille ? En quel honneur ? s'enquit Rigg.

— C'est peut-être interdit, hasarda Olivenko.

— Vous étiez censé nous conduire à de l'eau, commença à s'impatienter Miche. Voilà de l'eau, non ?

— Oui, mais ce n'est pas la bonne », affirma Vadesh.

Rigg *perçut* alors ce qu'il ne pouvait *voir*. Par un don inné, les traces du passé se révélaient à lui. Tous les êtres vivants

en laissaient dans leur sillage. Ces empreintes immatérielles, témoins immuables de leur passage, se dévoilaient non pas au regard mais aux sens de Rigg. Même les yeux fermés ou bandés, séparé de la trace par un mur ou un roc, il pouvait les suivre, les dater et même mettre un visage – humain ou animal – sur leurs créateurs.

L'Homme n'avait pas mis le pied ici depuis dix mille ans. Plus révélateur encore, le ruisseau n'avait reçu, dans la même période, que très peu de visites d'animaux. Et que de tout petits.

« Empoisonné, diagnostiqua Rigg.

— Tu m'as l'air bien sûr de toi, s'étonna sa sœur, Param.

— Les animaux ne s'abreuvent jamais ici, expliqua Rigg. Et les humains, plus depuis longtemps.

— Depuis longtemps *comment* ? l'interrogea Vadesh.

— Vous êtes mieux placé que nous pour le savoir, sourcilla Rigg.

— Possible, mais je vous en prie, développez. Je suis curieux de vous entendre… pour une fois que je rencontre un humain dans votre genre.

— Soit. La dernière fois remonte à l'arrivée de l'homme sur ces terres, à peu près. »

Les traces de cette époque n'avaient aucun secret pour Rigg : il avait traversé le Mur de son entremur natal à celui-ci, agrippé aux plumes d'une créature du passé. La bête avait péri, dans son propre continuum espace-temps, victime de l'holocauste déclenché par les humains à leur arrivée dans le Jardin.

« Exact… à mille ans près, concéda Vadesh.

— D'où mon "à peu près", plaida Rigg.

— Mille ans de plus ou de moins… commenta Param. Bien tenté quand même. »

Rigg cernait encore trop mal sa sœur pour savoir si son sarcasme relevait de la taquinerie ou de la moquerie facile.

« Et ce poison ? questionna Rigg.

— Un parasite, annonça Vadesh. Qui se nourrit des dépouilles de ses semblables, ancêtres ou descendants… avant de servir de nourriture aux autres. Si un animal penche

par malheur le museau dans l'eau, cette chose s'y accroche et s'arrime en quelques secondes à son cerveau.

— Pour le manger ? grimaça Umbo.

— Non, répondit Vadesh. Pour reproduire son réseau neuronal. Il fait de son hôte sa marionnette.

— Pourquoi nos ancêtres auraient-ils ramené un truc pareil de Terre ? s'enquit Umbo.

— Ils n'ont rien ramené du tout, affirma Olivenko.

— Et qu'est-ce que tu en sais ? réagit immédiatement Miche, que les propos d'un "sous-soldat" comme Olivenko laissaient toujours sceptique.

— Car, dans ce cas, le parasite polluerait tous les entre-murs, argumenta Olivenko. Or, il est absent du nôtre. »

Olivenko raisonne comme Père me l'a appris, songea Rigg. *Sans préjugés et en poussant la réflexion jusqu'au bout.*

« Des bestioles coriaces, ces crochefaces, acquiesça Vadesh.

— Crochefaces ?

— Le petit nom trouvé par les humains pour les désigner. Un nom très à propos, comme vous l'auriez vite compris mais un peu tard, si vous vous étiez approchés pour boire. »

Quelque chose clochait dans cette histoire.

« Comment une créature du Jardin parvient-elle à prendre le contrôle de cerveaux d'origine terrestre ? s'enquit Rigg.

— Qui vous a dit qu'elle y *parvenait* ? rétorqua le sacrifiable. Et évitez de trop vous approcher de la rivière si vous ne voulez pas tenter l'expérience par vous-même. Maintenant, allons-y. Suivez-moi comme mon ombre. »

Ils remontèrent ensemble le vallon herbeux, Vadesh devant, Rigg derrière, les autres au milieu, en file indienne. Le sacrifiable prit soin de rester au plus haut du relief. Chaque zone humide était franchie d'un bond et le cours d'eau, chaque fois qu'ils le croisaient, d'une grande enjambée.

Le groupe s'achemina à flanc de colline. Rigg attendit que le ruisseau soit à bonne distance en contrebas pour relancer la conversation.

« S'ils échouent dans leurs tentatives, ces parasites auraient dû disparaître, non ?

— Ils parviennent tout de même à s'agripper à n'importe quel hôte terrestre, humain ou animal, relativisa Vadesh. Mais s'ils le tuent trop vite, avant d'avoir pu en coloniser d'autres, par exemple, peut-on encore parler de réussite ? Ils poursuivent le même but que nous : survivre et se reproduire.

— Ces crochefaces tuent trop vite ? frissonna Umbo.

— J'ai dit "par exemple" », le rassura – à moitié – Vadesh.

Puis il lança un sourire complice à Rigg, à qui n'avait pas échappé la référence tacite à son approximation de mille ans, quelques minutes plus tôt.

« Mais en quoi ce parasite a-t-il échoué, dans ce cas ? » martela Rigg, avec la même insistance dont il aurait jadis usé face à Père pour lui faire cracher le morceau – réaction naturelle tant le sacrifiable, de par son visage, sa voix, son caractère insaisissable, son autorité naturelle à la limite de la suffisance, lui rappelait son mentor, l'homme qui l'avait arraché à la maison royale.

« Je pense que le parasite se contente d'une discrète cohabitation chez les espèces natives, développa Vadesh. D'une sorte de collaboration… voire, si j'osais, d'un soutien, en les aidant à survivre.

— Mais pas chez les humains ?

— Le parasite ne peut contrôler que la bête qui est en l'homme, sa part animale, animée par l'instinct de rivalité et de reproduction.

— On croirait entendre parler de soldats en permission, s'immisça Miche.

— Ou de professeurs d'université », abonda Olivenko.

Vadesh ne releva pas.

« Ou de chaos, frémit Rigg. Vadesh, vous êtes arrivés avec les premiers Terriens, n'est-ce pas ? Combien de temps leur a-t-il fallu pour prendre conscience de ce danger ?

— Le temps nécessaire aux parasites pour quitter leurs chrysalides, une fois le Jardin réduit en poussière, répondit le sacrifiable. Les colons ont été pris de vitesse. Ils ont vu leur bétail se faire contaminer sans comprendre.

— Et les bergers ? s'étonna Miche.

— Les crochefaces s'adaptèrent peu à peu au corps humain. Ils ne causaient au début qu'une simple gêne, comme une mauvaise mycose.

— Puis les symptômes s'aggravèrent, comprit Rigg. Quelle est leur vitesse de mutation ?

— Rapide. Et ils ne s'adaptent pas à l'aveuglette, précisa Vadesh. On parle là d'une créature fascinante, incroyablement maligne. Sans aller jusqu'à "intelligente" non plus. »

Pour la première fois, Rigg lut dans les yeux de Vadesh autre chose que de l'intérêt, aussi vif soit-il, pour ces créatures : de la passion.

« Ils ne peuvent se fixer à leurs hôtes qu'en milieu aqueux, poursuivit-il sur sa lancée. Une fois portés par un organisme aérobie, ils perdent la faculté de respirer dans l'eau. Ils tirent alors leur oxygène du sang de leurs hôtes. Vous savez ce qu'est l'oxygène ?

— La partie respirable de l'air », soupira Umbo.

Olivenko gloussa. *Rien d'étonnant*, pensa Rigg : le garde avait dévoré tous les livres de la Grande Bibliothèque d'Aressa Sessamo et Umbo étudié un temps auprès de Père.

Quant à Miche et Param, nota Rigg, ils ouvraient de grands yeux ronds. Quoi, de l'air en plusieurs *parties* ? Rigg se souvenait avoir eu la même réaction. Mais il doutait fort de l'intérêt d'éclaircir ce point maintenant… ou même plus tard. En quoi les sciences de l'atmosphère et la mécanique des fluides pouvaient-elles intéresser un ancien soldat reconverti en tavernier et une princesse en cavale ?

Cette question, Rigg se l'était appliquée à lui-même des centaines de fois au cours de ses années d'apprentissage à travers bois avec Père, estimant que seul lui servait de savoir piéger, capturer et écorcher le gibier. Des heures à massacrer les langues étrangères et à se plonger dans l'économie, la finance, le droit… tout cela pour quoi ? Pour survivre, tout simplement. Mais cela, il ne l'avait compris qu'à la mort de son protecteur, au cours de son exil forcé.

Le jeune trappeur entreprit donc d'expliquer que l'air, invisible, se composait *en fait* de minuscules particules de différentes natures. Peine perdue, au vu du manque d'entrain manifeste de Miche et de Param.

Rigg écourta la leçon pour réfléchir en silence à cette histoire de parasites. Première info : ils s'accrochaient aux humains dans l'eau, mais ne pouvaient plus respirer ensuite. Pas grand-chose à en tirer, a priori. Mais toujours bon à prendre : les petits détails finissaient toujours par faire la différence, selon Père.

Un an sans lui, songea Rigg, *et pourtant il est toujours là, dans ma tête. Mon prétendu père – et présumé ravisseur. Même mort, il me dicte mes pensées.*

Tout à ses réflexions, le jeune homme ne vit pas venir le bâtiment au loin. Les reflets métalliques de la bâtisse n'échappèrent pas à l'œil alerte de Miche. « On dirait la Tour d'O », lança l'ancien soldat.

L'édifice fièrement dressé vers le ciel semblait en effet bâti du même matériau. Mais la comparaison s'arrêtait là. L'aiguille perdue dans les nuages n'y était pas, la forme d'ogive non plus. Et tous les autres bâtiments autour culminaient tout au plus à mi-hauteur de la majestueuse tour.

L'ensemble en imposait néanmoins. Il ne fallut pas moins de deux heures au petit groupe pour arriver à son pied, qui marquait en fait l'entrée d'une ville. La similarité des matériaux se confirmait.

« Comment ont-ils pu utiliser cette… substance ? s'interrogea Miche. Des tas de gens ont tenté de forcer la Tour d'O ces dernières années, mais ni le feu ni les coups de burin n'ont pu entamer sa surface.

— Qui chercherait à faire cela ? s'indigna Umbo.

— Les hommes assoiffés de pouvoir, et prêts à tout pour en faire étalage, répondit Olivenko. Tous ceux à qui la tour fait de l'ombre depuis des millénaires. »

Rigg en avait presque oublié que s'il devait trouver des traces quelque part, c'était ici, dans les faubourgs d'une cité. Il se décida à chercher en entendant Olivenko parler de « millénaires »… et il perçut ce qui lui avait échappé sur les berges de la rivière : des traces humaines. Aucune ne datait de moins de dix mille ans.

« Quand la ville fut-elle abandonnée ? s'enquit-il.

— La ville n'a pas été abandonnée, démentit Vadesh.

— Elle en a tout l'air. Personne n'est venu ici depuis des lustres, fit remarquer Rigg.

— Si, moi », contesta le sacrifiable.

Toi, tu n'es pas humain, mourut d'envie de lui rétorquer Rigg. *Tu es une machine ; tu ne laisses pas de traces. Ta présence même est un vide.* Il jugea ces paroles trop blessantes pour les laisser franchir ses lèvres… puis trouva son attitude grotesque. Si Vadesh n'était réellement *qu'une* machine, sa méchanceté ne l'atteindrait pas.

« Que sont devenus les habitants dans ce cas ? le questionna Param.

— Les gens ne font que passer en ce monde, vous savez. Ils sont aussi éphémères que leurs villes », philosopha le sacrifiable.

La réponse de Vadesh ne faisait guère avancer le débat, mais Rigg s'en contenta. À défaut de lui faire confiance, autant lui laisser croire.

« Et… il y a de l'eau ici ? relança Miche. Parce que je commence à me dessécher sérieusement.

— Je pensais que les fantassins buvaient leur urine, commenta Olivenko.

— Nous faisons dans les timbales, rectifia Miche, mais seulement quand les officiers de la garde civile ont une petite soif. »

Au grand soulagement de Rigg, Olivenko se fendit d'un sourire jusqu'aux oreilles et Miche éclata de rire. L'orage était passé… mais pour combien de temps ? Combien d'épreuves communes leur faudrait-il encore pour faire enfin la paix ?

Donc, les habitants de cette ville avaient fui. Rigg passa en revue les traces : elles indiquaient un exode massif hors de la ville. Il n'eut pas le temps d'en apprendre davantage. Vadesh venait de les convier à l'intérieur d'une bâtisse basse de pierre brute, buriné par les siècles.

« Quelqu'un vivait ici ? demanda Umbo.

— C'est une usine, lui apprit Vadesh.

— Où s'asseyaient les ouvriers ? Je ne vois aucun poste de travail, s'étonna Olivenko.

— Elle fonctionnait sans, ou presque, précisa Vadesh. Et tout est en sous-sol. Je la remets parfois en route… en cas de nécessité. Ses… produits me servent. Il y a ici une source d'eau potable. Les contremaîtres, mécanos et porteurs s'y désaltéraient autrefois. »

Le sacrifiable les guida ensuite le long d'une allée, puis à travers une chambre sombre. Ils émergèrent enfin, après une ultime porte, dans une salle lumineuse au plafond embrasé de mille feux, comme au sommet de la Tour d'O.

Le spectacle laissa les visiteurs bouche bée, sauf Rigg, dont l'attention continuait à se porter sur les traces – éparses et sans âge dans cette pièce. Cette usine avait tourné deux, trois décennies au maximum. Le temps de la bâtir et de l'abandonner ; le travail d'une même génération.

Vadesh posa la paume sur un épais pilier de pierre. Un ruissellement se fit immédiatement entendre à l'intérieur. Au second contact de la main, un bloc coulissa. Une auge de pierre, d'une taille à mi-chemin entre la chope et la bassine. Il la tendit à Miche.

« Pour le plus assoiffé d'entre nous, le pria-t-il.

— Elle est potable au moins ? s'inquiéta Rigg.

— L'eau est filtrée par la pierre. Il est peu probable qu'un parasite passe au travers. »

Encore une réponse vaseuse, songea Rigg. *Un « oui » ou un « non » m'aideraient plus qu'une probabilité de contamination*.

Miche passa l'auge à Param sans même y plonger une lèvre.

« Tu en as plus besoin que moi.

— Ai-je l'air d'une princesse souffreteuse ? » s'offusqua Param.

Certes, Param était une princesse, et pas des plus gaillardes. Avant que leur mère ne se mette en tête de les trucider, elle et son frère, Param avait vécu en repos forcé entre quatre murs dorés. Et la fuite d'Aressa Sessamo n'avait guère ravigoté la promise à la Tente de Lumière. Mais personne n'avait jamais eu l'outrecuidance de pointer, même tacitement, sa frêle constitution.

« C'est juste que vous avez dû tenir une semaine de plus que nous sur votre réserve d'eau, avec Umbo », se justifia Miche.

Param saisit l'auge et but quelques gorgées.

« Mmmm, un régal, se délecta-t-elle avec un plaisir non feint. Très fraîche. Aucun goût. À part peut-être une petite pointe de…

— Métal, compléta Vadesh. De la roche qui la filtre. »

L'auge circula d'Umbo à Rigg, qui passa son tour.

« Ne craignez rien, il en reste encore quelques litres, les rassura Vadesh.

— Bois le reste, dans ce cas, Miche, suggéra Rigg. J'attends la prochaine tournée.

— Il a peur que j'aie craché dedans, lança Umbo.

— Question d'habitude, s'exclama Miche avant de sécher le contenu d'une traite. Tu as raison, elle est délicieuse. »

Il tendit le récipient vide à Vadesh, qui se chargea de refaire le plein.

Rigg se méfiait du sacrifiable, sans toutefois se l'expliquer. Parce que tout, dans sa manière d'être, lui rappelait Père ? Possible. En tout cas, une chose était sûre : Vadesh sentait la fourberie à plein nez. Non pas à cause de ses sombres manigances – les objectifs poursuivis par Père n'étaient pas plus clairs – mais de ses réponses pour le moins évasives… et soigneusement filtrées.

Père m'aurait dit pourquoi les habitants ont fui la ville. Et sans même que je le lui demande : analyser le pourquoi des actes d'autrui était son sport favori.

Ceci dit, Vadesh n'a pas vocation à m'éduquer. Pourquoi prendre la peine de m'expliquer ?

Rigg peinait à se convaincre lui-même. Encore un héritage de son paternel : le rejet systématique du postulat de départ. « Tes hypothèses s'avéreront souvent justes et plus tu avanceras en âge, plus elles tendront à l'être. Mais toujours *a priori*. Il ne faudra jamais négliger les autres pistes. Garde ton esprit en alerte et si une explication plus plausible en émerge, saisis-la au vol. »

Tout cela pour dire que Rigg se méfiait de Vadesh comme de la peste. Surtout, il savait le sacrifiable conscient de sa méfiance, comme Père l'aurait été.

Il vida le fond de sa gourde par terre et s'approcha du pilier pour la remplir.

« Inutile, l'arrêta Vadesh. La pureté de cette eau découle de l'unicité de son récipient. Le mécanisme n'en accepte qu'un : cette auge. »

Vadesh glissa le bloc de roche dans son logement et le ruissellement se fit à nouveau entendre le long du pilier.

Tout le monde fit le plein d'eau pure après avoir séché les gourdes de leur contenu bourbeux, puisé en catastrophe à une source deux jours plus tôt ; le dernier ravitaillement qu'ils s'étaient autorisé en pleine cavale.

« La nuit tombe, fit observer Miche. Où peut-on trouver un endroit sûr pour dormir ?

— Partout dans la ville », répliqua Vadesh.

Rigg confirma d'un signe de tête.

« Aucun animal ne vient jamais ici.

— Bien, alors maintenant, où peut-on trouver un endroit sûr *et confortable* pour dormir ? s'enquit Umbo. Les nuits le dos sur la pierre, dans l'herbe mouillée, les aiguilles de pin, ça va bien quelques jours, mais un bon lit…

— Il n'y en a pas ici, le coupa Vadesh. Pour la simple et bonne raison que je ne dors pas et que personne ne m'avait annoncé votre visite.

— Vous voulez dire qu'il n'y en a *plus*, nuança Olivenko. Les habitants devaient bien en utiliser, non ?

— Oui, mais tout se dégrade, affirma Vadesh. Et certaines choses plus vite que d'autres.

— Et vous, à quelle vitesse vous dégradez-vous ? lança Rigg.

— Moins vite qu'un lit, estima Vadesh, mais plus vite que le métaldur.

— Et pourtant, vous semblez comme neuf, nota Rigg. Comment faites-vous ? »

Vadesh, debout contre son pilier, le fixa un long moment. À chercher une réponse elliptique, ne douta pas Rigg une seule seconde.

« Les différentes pièces de mon corps se remplacent, concéda-t-il enfin. Et ma mémoire est stockée en lieu sûr, dans la bibliothèque de l'Étoile éternelle.

— Qui fabrique vos pièces de rechange ? l'interrogea Rigg.

— Moi, déclara le sacrifiable.

— Ici ? Dans cette usine ?

— Oui, pour certaines, affirma Vadesh.

— Et les autres ?

— Ailleurs, apparemment, se déroba Vadesh. Pourquoi ces questions ? Craignez-vous que je tombe en panne ? »

Intéressant, nota Rigg. *Je m'apprêtais juste à lui demander s'il avait suffisamment de stock pour se dupliquer.*

Rigg conclut à une projection spontanée des craintes du sacrifiable : Vadesh avait peur de la panne.

« Comment oserais-je penser qu'une machine parfaite au point de me tromper treize années durant sur sa nature non humaine puisse avoir besoin d'une révision ? ironisa-t-il.

— Nous sommes d'accord », fanfaronna Vadesh comme s'il avait marqué un point dans une dispute.

Et peut-être étaient-ils en train de se disputer, tout compte fait. *Si c'est le cas, qu'aura-t-il prouvé ?* médita Rigg. *Que je m'interroge sur son état ? Était-ce un acte délibéré de sa part ? De la poudre aux yeux, pour que je me méprenne sur ses capacités ? Ou, à l'inverse, une preuve de son imperfection, qui aura semé le doute dans mon esprit quand son intention première était de me rassurer ?*

« Merci pour l'eau, conclut Rigg. Nous allons trouver un sol plus accueillant aux abords de la ville pour la nuit. À moins que l'un de vous ne tienne à se remettre les vertèbres en place sur un matelas de caillasse ? »

À en juger par le nombre de volontaires, peu y tenaient. Rigg se faufila parmi les bâtiments en suivant leurs propres traces à rebours jusqu'à la sortie de la ville, ses compagnons à la queue leu leu derrière lui. Vadesh s'invita en bout de convoi, persuadé d'être le bienvenu… le temps pour Rigg de mettre les points sur les *i*.

« Vous ne dormez pas, si je ne m'abuse ? Et nous n'avons pas besoin d'un chaperon. »

Vadesh repartit vers l'usine sans demander son reste… et sans laisser de trace, comme Père. Comme tous ces êtres invisibles pour Rigg, furtifs dans leurs mouvements.

Et pourtant, que n'aurait donné Rigg pour pouvoir le suivre dans les méandres du temps ces dix mille ans passés, depuis l'abandon de la ville par ses habitants… Mieux encore : les *mille* années précédentes, du temps où les rues battaient encore leur plein. Que faisait-il alors ? Et à quoi bon rester ici, si la vie était ailleurs ?

CHAPITRE 2

BARBAILÉ

La plupart des traces des anciens habitants finissaient par quitter la route. Rigg marqua une pause pour mieux suivre leur parcours.

« On est censés dormir ici ? » le questionna Miche.

Rigg scruta les environs : ils étaient arrivés au sommet d'une colline de pierraille.

« J'ai déjà vu plus confortable, observa Param. Tu dormais là-dessus quand tu étais trappeur ?

— Sur un sol dur comme ça, non, jamais.

— L'idée n'était pas de nous trouver un petit coin douillet ? l'interrogea à son tour Olivenko.

— Ma première idée était de sortir de la ville, plaida Rigg. Je n'avais aucun lieu précis en tête.

— En tout cas, tu avais l'air de savoir où tu allais, nota Umbo. Sinon on ne t'aurait pas suivi.

— Partons, trancha Rigg. Il y a des pierres partout, ici. Sans parler des courants d'air.

— Quel sens de l'observation, ironisa Miche.

— Et tu faisais quoi, au juste ? Tu marchais les yeux fermés ? chercha à savoir Param.

— Désolé, marmonna Rigg. C'est la faute des traces… je n'ai pas pu m'empêcher de les suivre.

— Les traces ? Il y a cinq minutes, tu disais qu'il n'y en avait pas !

— Pas de *récentes*, précisa Rigg. J'essayais juste d'interpréter les anciennes.

— D'il y a dix mille ans », traduisit Umbo.

Rigg jugea préférable de revenir à leurs moutons plutôt que de tenter d'expliquer l'inexplicable.

« Il y a une rangée d'arbres là-bas, indiqua-t-il. À première vue, le sol paraît accueillant. Et en cas de bourrasques, Miche nous servira de paravent.

— Très drôle », apprécia ce dernier.

Une idée mit soudain un peu d'ordre dans l'esprit de Rigg, où régnait depuis leur arrivée une belle pagaille.

« Quelque chose me dit qu'ils sont morts, lâcha-t-il sans plus d'explications.

— Les arbres ? s'étonna Param.

— Les habitants de la ville, développa Rigg. S'ils étaient partis, tranquillement, à leur rythme, alors les traces les plus récentes quitteraient la ville par la route. Toutes celles que je vois ne font qu'y entrer.

— Il existe peut-être une autre sortie », hasarda Olivenko.

La seule autre sortie possible s'appelle la mort, songea Rigg.

« Vadesh ne m'inspire aucune confiance, reprit-il. Umbo, j'aimerais suivre une trace jusque dans le passé, juste pour voir.

— Pour voir quoi exactement ? s'enquit Miche.

— Si je le savais…

— Une seconde, temporisa Umbo. Nos sauts temporels nous ont servi à quoi, jusqu'à présent ?

— À rester en vie, commença Miche.

— À me libérer… À me sauver, aussi, poursuivit Param.

— Cette histoire d'exode remonte à dix mille ans, rappela Olivenko.

— S'ils ne sont pas tous morts, insista Rigg. Une épidémie les a peut-être emportés.

— Les cités, aussi, ne vivent qu'un temps, philosopha Olivenko. Ainsi va le monde.

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, mais… on se le trouve, notre petit nid douillet ? les pressa Miche. Quelle guigne d'avoir perdu nos chevaux ! On serait déjà loin d'ici.

— Et de notre seule source d'eau potable », lui rappela Param.

Ils partirent s'installer sous les arbres en discutant de choses et d'autres. Rigg se retourna par hasard au moment où Umbo se penchait vers le sol pour ramasser un objet, qu'il empocha prestement. À cette distance, Rigg ne pouvait se permettre un « Hé, c'était quoi ? » ou « Tu as laissé tomber un truc ? » sans attirer l'attention. D'autant qu'Umbo ne lui devait aucune explication.

En même temps, son escamotage et son coup d'œil à la dérobée avaient été pour le moins furtifs. Umbo n'avait pas vérifié si Rigg ou les autres l'observaient, non : il avait semblé chercher quelqu'un du regard. Quelqu'un qui aurait perdu quelque chose ? Rigg se mit instinctivement à la recherche de traces. Aucune ne s'était aventurée ici depuis l'abandon de la ville ; et à cette époque, le taillis qu'ils avaient choisi pour la nuit ne devait même pas exister.

Les traces d'animaux, en revanche, ne manquaient pas. Une, en particulier, toute fraîche, semblait indiquer que l'un d'eux était venu fureter récemment dans le boqueteau. Rigg la reconnut d'emblée.

« Nous avons de la visite », annonça-t-il.

Les autres lancèrent des regards perplexes tous azimuts.

« Notre ami à plume, dévoila Rigg. Notre guide pendant la traversée du Mur.

— Je croyais que le Mur l'avait rendu fou lors de notre retour dans le présent ? s'étonna Miche.

— Il faut croire que non. Je vois sa trace sautiller de branche en branche jusqu'ici.

— Il n'avait rien d'un chimpanzé, pourtant… fit remarquer Miche.

— Ni d'un écureuil volant, ajouta Umbo.

— Que savez-vous de *ce* à *quoi* il ressemble ? observa Olivenko. Aucune créature ne lui ressemble de près ou de loin dans notre entremur.

— En tout cas, il n'a pas pu aller bien loin, estima Rigg. Il était ici il n'y a pas trente minutes.

— Vous savez, je m'interroge à propos de cette eau… s'inquiéta soudain Olivenko. Qui à part Vadesh nous dit qu'elle est potable ?

— Ce n'est pas un menteur, affirma Rigg.

— Ah bon, et d'après qui ? Lui ? poursuivit le garde. "Hé au fait, je ne suis pas un menteur !" N'importe quel arracheur de dents commencerait par là.

— Il ressemble à Père, expliqua Rigg, et Père ne mentait jamais.

— On ne peut pas dire qu'il t'ait révélé tous ses secrets non plus… argua Miche.

— Il ne t'a même pas parlé de moi ! s'insurgea Param.

— Si, quand il est… », hésita Rigg avant de se rendre compte que non, « mort » ne convenait pas : Père s'était juste caché sous un arbre en *prétendant* s'être fait piéger dessous. Il lui avait donc menti.

Rigg se couvrit les yeux d'une main.

« Je continue à vivre dans le monde qu'il a bricolé autour de moi. Tous ses enseignements, ses longs discours, et je ne suis même pas capable de distinguer le faux du vrai.

— Bienvenue chez les adultes, mon garçon ! s'exclama Miche.

— Je ne suis pas un adulte, rejeta Rigg.

— Vraiment ? Pour moi, tu te débrouilles très bien tout seul, donc tu es un adulte, commenta Umbo.

— Elle est bien bonne, celle-là, pouffa Miche.

— Je connais quelques soi-disant "adultes" qui ne seraient pas mécontents de savoir faire la moitié de ce qu'on fait avec Rigg ! » se défendit Umbo.

Un renâclement se fit soudain entendre à une petite dizaine de mètres. Le groupe se déploya en cercle autour de la zone suspecte, à pas lents… mais incroyablement bruyants ! Rigg lança des regards effarés à Umbo ; la discrétion de leurs camarades n'était décidément pas leur fort. En même temps, la bête faisait un boucan à couvrir une fanfare.

Il s'agissait bien de leur ami aux plumes barbelées, bien décidé, semblait-il, à déraciner un arbre à coups de tête. Rigg osa quelques pas supplémentaires dans sa direction : une masse boueuse lui couvrait le front, juste au point d'impact avec le tronc.

De la boue ? Non, plutôt… une chose vivante ! Une chose dont Rigg pouvait désormais suivre la trace, ténue, parallèle à celle du barbailé, de l'orée du bois jusqu'à eux.

Miche et Umbo, habitués aux animaux, avaient avancé de quelques mètres ; Olivenko et Param, en bons citadins, gardaient leurs distances.

« Pas trop près, les mit en garde Rigg.

— C'est quoi, là, sur son crâne ? s'interrogea Miche.

— Il a dû boire au ruisseau, supputa Umbo.

— C'est aussi mon avis, acquiesça Rigg.

— Vous voulez dire qu'il a attrapé ce parasite ? Le croche-truc ? s'enquit Olivenko.

— Quoi que ce soit, c'est vivant. Et ça laisse une trace.

— Chaque fois que la bête se cogne ou se frotte la tête, ce truc grossit, observa Umbo. Il gagne du terrain. Le pauvre animal en a déjà un bout dans l'oreille.

— Bientôt deux s'il continue, ajouta Rigg. Plus il s'échine à s'en débarrasser, plus l'autre s'accroche.

— Quel habile stratagème de la nature, lança Olivenko dans leur dos. Chaque coup les rend plus forts : le voilà, le secret de leur survie.

— Les sentiments de peur et de répugnance doivent lui signaler les zones du cortex cérébral où s'arrimer pour prendre le contrôle, suggéra Rigg.

— Je vois que tu t'éclates, nota Param. Qu'est-ce que ça vous inspire, les autres ?

— Que Vadesh disait vrai à propos de ces bestioles ? hasarda Miche. Ça paraît évident.

— Qu'il nous tient, oui. Sans lui, on ne boit pas, conclut Param.

— Vous savez… Je me disais… pourquoi ne pas faire demi-tour en douce à travers le Mur ? On trouvera bien un moyen de rester en vie chez nous, proposa Umbo.

— Voyons voir : une terre contaminée par un parasite ou une autre, grouillant de soldats à nos trousses et de délateurs en puissance ? réfléchit Miche à haute voix tout en mimant avec les mains deux plateaux d'une même balance penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

— Ils ne recherchent que moi et Param, rappela Rigg. Et vous, pourquoi ne retourneriez-vous pas là-bas ?

— En nous abandonnant ? paniqua Param.

— Ils nous coinceraient quand même, écarta Miche. Et nous tortureraient pour que l'on parle. Et comme la vérité ne leur plairait pas…

— Ce que je veux dire, c'est que vous n'avez aucune *obligation* de rester avec nous, ajouta Rigg. Je n'ai jamais dit que c'était moins risqué.

— Que peut-on faire pour ce pauvre animal ? » s'inquiéta Param.

Rigg lui lança un regard surpris.

« Faire ?

— Elle est aux abois, se désola Param.

— Elle a un parasite collé sur la tête qui ne demande qu'à entrer dans son cerveau.

— Mais elle est ici par notre faute ! plaida la princesse.

— Ce n'est pas faux, concéda son frère. Mais ce bon vieux barbailé vient de ce monde et si Vadesh a dit vrai – ce qui semble être le cas concernant ces crochefaces –, ces parasites aussi. Donc ce qui lui arrive par notre faute dans le présent aurait très bien pu lui arriver sans nous dans le passé.

— À un détail près : dans le passé, son monde était en sursis, fit observer Miche. Lui et ses cousins s'apprêtaient à souhaiter à la fois la bienvenue et adieu à nos aïeux. On l'a sauvé de l'extermination.

— Donc il devrait nous remercier, maintenant ? s'indigna la princesse.

— Écoute, si on lui avait donné le choix entre un parasite sur son crâne et la mort, qu'aurait-il choisi, selon toi ? répliqua Rigg.

— Le parasite a choisi pour lui », intervint Umbo.

Param acquiesça, la mine défaite.

« La vie, souffla-t-elle.

— Les animaux qui ne s'y accrochent pas coûte que coûte ne survivent pas assez longtemps pour procréer, intervint Olivenko. Personne ne souhaite mourir.

— Comment expliques-tu les suicides, dans ce cas ? intervint Miche.

— Je ne les explique pas.

— La mort de Père en était-elle un ? Un suicide déguisé ? » s'interrogea soudain Param.

Il fallut à Rigg quelques secondes pour comprendre que, bien que Param fût sa vraie sœur, elle n'évoquait pas *Père* – l'Homme en Or, le saint Voyageur, la machine appelée Ram, sans qui Rigg et Umbo n'auraient jamais su maîtriser le temps, mais *leur père* biologique, que Rigg n'avait jamais connu : Père Knosso, arrivé inconscient de l'autre côté du Mur à bord d'un bateau avant d'y périr noyé, entraîné dans les profondeurs marines par des créatures humanoïdes.

« Ce n'était pas un suicide, s'emporta Olivenko, ancien ami et assistant de Knosso pendant ses jeunes années de chercheur à la Grande Bibliothèque. Il ne s'attendait pas à mourir.

— C'est vrai, approuva Param. Mais il connaissait les risques et a joué sa vie à pile ou face, comme si rien d'autre n'avait d'importance ! Et surtout pas sa fille.

— Il t'aimait, le défendit Olivenko.

— Moins que ses lubies de traversée », bougonna Param.

Le barbailé avait cessé sa lutte face contre tronc pour suivre la discussion du regard, sembla-t-il à Rigg. En braquant sur chaque interlocuteur, non pas son seul œil épargné par le crocheface, mais les deux, comme s'il y voyait normalement.

La créature profita de l'accalmie retombée après les dernières paroles amères de Param pour tenter une charge molle sur Rigg.

« Rigg ! hurla Umbo.

— Il vient vers toi ! » le mit en garde Miche.

Rigg l'arrêta d'une main ouverte, que le barbailé se mit à renifler.

« Il ne me veut pas de mal, les rassura Rigg.

— Baisse la main ! lui ordonna Umbo. Tu veux que le crocheface te saute dessus ou quoi ?

— Ils ne s'accrochent que dans l'eau d'après Vadesh. Et une fois agrippés à… quelque chose, ils y restent. »

Rigg avait hésité entre « quelque chose » et « quelqu'un ».

« Alors ça y est, on croit cette machine sur parole, maintenant ? s'enquit Umbo.

— Il n'a pas menti sur les crochefaces, plaida Rigg. Sur le reste, cela reste à vérifier mais sur ces trucs, il a dit vrai.

Il ne nous a ni suivis ni empêchés de partir. Et si sa seule “faute” était de nous avoir conduits à une source d’eau potable, finalement ?

— La suspicion a toujours été ma planche de salut, déclara Miche. L’instinct de survie… tu me suis ?

— Parfaitement, approuva Rigg. Mais à un moment donné, il faut savoir jouer son destin sur un coup de dés. »

Le barbailé continuait à fourrer son museau au creux de sa main.

« Il sent sa propre odeur, devina Rigg. C’est de cette main que je me suis accroché à lui pendant la traversée.

— Et il n’a aucune raison de se méfier d’une odeur humaine », fit remarquer Olivenko.

Le barbailé écrasa le crocheface contre les doigts de Rigg d’une brusque torsion de la tête. Rigg ôta sa main d’un coup sec.

« Fais gaffe ! paniqua Umbo. Ça va ? Tu ne sens rien de visqueux ?

— Tu as peur de quoi, que le crocheface me mette la main en cloque ? blagua Rigg.

— On ne sait pas comment ils se reproduisent. Et Vadesh a dit qu’ils… *s’adaptaient*.

— Et s’ils avaient l’épiderme couvert de bébés crocheface, hasarda Param, prêts à s’accrocher sur nous ?

— Ou sur un tronc d’arbre », compléta Olivenko.

Rigg réfléchit un instant.

« C’était un peu sec et rugueux au contact. Comme de la terre cuite brute. Mais je vous rassure, je n’ai rien sur la main. Bon, et si on allait faire la popote avant de se coucher ?

— Qu’est-ce qu’on fait de ce… ce… comment tu l’as appelé déjà, Rigg ? s’enquit Param.

— Barbailé. C’est ce que j’ai trouvé de mieux. On le laisse où il est, pourquoi ?

— Et s’il nous suit ? s’inquiéta Param.

— S’il te suit jusque dans ton lit, ne te colle pas trop, plaisanta Rigg. Il a la plume un peu drue.

— C’est tout ?

— Et que veux-tu que je fasse, que je le tue ?

— C'est bien ce que vous faisiez avec Père… enfin, Ram. Non ?

— On tuait les animaux pour leurs fourrures, rectifia Rigg. Qui voudrait d'un manteau taillé *là-dedans* ?

— Une paire de gants, lança Miche. Pour Flaque. Une petite caresse avec un truc pareil au premier soiffard qui l'ouvre et après, je te dis qu'on entendra les mouches voler dans la taverne. »

Ils partirent dresser le camp seuls, en laissant le barbailé derrière. La créature d'un autre temps ne tarda pas à les rejoindre. Les provisions de vivres étaient maigres mais suffisantes pour leurs appétits muselés par les privations de la cavale. Rigg tendit une ration à l'animal… qui la renifla et passa son chemin.

« Son cerveau a dû la juger toxique à l'odeur, en déduisit Rigg.

— Moi, c'est plutôt le goût qui interpelle le mien, commenta Olivenko.

— En parlant de goût, je me demande bien à quoi ressemble un ragoût de barbailé, saliva Miche. Je l'inviterais bien à grimper dans une marmite, moi…

— Je doute de la capacité de nos organismes à en tirer quoi que ce soit, observa Rigg, si nos intestins ne lâchent pas à la première bouchée.

— Très fin, observa Param. Je vous rappelle qu'on mange.

— Oh là, là, quelle mijaurée », la taquina Rigg en lui lançant un grand sourire.

Sa sœur leva les yeux au ciel.

« Et pourquoi ne serait-il pas comestible ? s'enquit Umbo.

— Lors de mon évaluation par les savants d'Aressa Sessamo chargés d'autoriser mon accès à la bibliothèque, développa Rigg, l'un d'eux m'expliqua inventorier, d'un côté, la faune et la flore introduites dans ce monde par nos ancêtres – en gros, celles que nous connaissons –, et de l'autre, les espèces natives de ce monde, une minorité. Il s'est avéré que Père et moi avions déjà identifié chacune d'entre elles comme impropres à notre consommation. Même les charognards s'y attaquent avec prudence.

Comme s'il existait deux chaînes alimentaires entremêlées. Père parlait de "toxicité douce" et mon petit doigt me dit qu'il en connaissait un morceau sur le sujet.

— Alors peut-être que ce parasite est inoffensif sur nous, avança Olivenko.

— Pas d'après Vadesh, rappela Rigg.

— Et pourtant, tu l'as touché, frissonna Param.

— Demain, on ira faire un saut dans le passé, proposa Rigg. Mais dans l'immédiat, je propose une bonne nuit de sommeil. Entre une traversée de Mur, quelques coups de sabre esquivés et un holocauste évité, je crois qu'on l'a bien méritée. »

Mais une fois les restes du dîner nettoyés, les couchages préparés et les corps calés pour la nuit, sous le regard bienveillant de Miche pour le premier quart, Rigg ne put trouver le sommeil. Car cette trace de crocheface qu'il savait désormais identifier, il la retrouvait sur chaque humain ayant quitté la ville dix mille ans plus tôt. Vadesh avait dit vrai : la population de cet entremur avait été contaminée.

Et plus Rigg en exhumait du passé, plus claire se faisait l'histoire de l'entremur. Les crochefaces étaient apparus en poches isolées, hors de la ville, puis s'étaient mêlés aux humains avant de déferler sur la ville, vague après vague, comme en temps de guerre.

Soudain, sans transition, à cinq siècles de la désertion de la ville, tous les crochefaces apparaissaient *dans* la ville et les humains non contaminés *dehors*.

La conclusion coulait de source : au mitan de l'histoire humaine dans la ville, les crochefaces avaient pris possession des lieux en chassant hors de ses murs tous les organismes non hybrides.

Les ouvrages les plus spectaculaires avaient été bâtis après, à la suite de ce putsch animal. Rigg le déduisit aisément à la nature des traces qui gravissaient les tours de l'intérieur : des traces relativement récentes, d'êtres habités par la chose.

Des joyaux architecturaux nés de cerveaux parasités.

Cette information jetait un sérieux doute sur la transparence de Vadesh. Le sacrifiable jouait double jeu. Peut-être avait-il trouvé une faille logique dans les ordres de Rigg ? Ou peut-être n'existait-il simplement aucune loi fondamentale l'obligeant à une obéissance aveugle envers les premiers humains à traverser le Mur.

La fatigue l'emporta. Rigg sombra.

CHAPITRE 3

INSOMNIES

Umbo avait flairé le danger dès l'apparition de Vadesh de ce côté-ci du Mur. La stupidité de leur traversée ne faisait à présent plus aucun doute. À l'époque, elle était encore excusable – cas de force majeure ! Mais des choix, ils en avaient eu. Celui de venir fouiner à la frontière de l'entremur les avait juste condamnés à la traverser… Ils s'étaient mis dans l'impasse tout seuls.

Enfin, tout seuls… surtout à cause de Rigg, le moteur dans cette affaire ! Comme si le fils de Knosso avait été pris du besoin subit de reproduire l'expérience fatale de son père biologique, mais par voie terrestre.

Toujours est-il que le jour de leur évasion d'Aressa Sessamo, et malgré la chasse prévisible du Général Citoyen et d'Hagia Sessamin, la mère des deux héritiers sessamides, Rigg avait foncé bille en tête vers le Mur sans laisser d'autre choix que de passer de l'autre côté.

Une stratégie de fuite discutable. Pourquoi ne pas se fondre dans la foule chacun de son côté, par exemple ? Rigg était le plus fin limier de l'entremur. Une fois évanouis dans la nature, personne n'aurait retrouvé leur trace. Et pourtant, chaque proposition autre que la sienne était systématiquement balayée par Rigg d'un argument imparable : à long terme, ils se feraient prendre ; cet entremur n'était plus sûr. Pourtant, d'autres qu'eux avaient réussi à se faire oublier. Pourquoi diable le groupe entier s'en était-il remis aux seules

décisions de Rigg ? Pourquoi *lui*, Umbo, n'avait-il pas joué les frondeurs ?

Non pas que Rigg ait imposé sa loi. Il les avait juste baratinés avec son Mur à tout bout de champ, en le vendant comme le « choix de la raison ». Les autres avaient fini par voter pour les yeux fermés.

Même une fois arrivés aux limites de l'entremur, tout avait penché en faveur d'un demi-tour. Mais, à nouveau, ce fut la traversée, *décidée par Rigg*, qui l'avait emporté.

Qui l'avait bombardé chef du groupe ? Pourquoi se comportaient-ils comme ses subordonnés ?

Vadesh le premier. À peine croisé, il prêtait déjà serment d'allégeance à Rigg. Mais les autres aussi avaient franchi le Mur. Umbo et Param en tête, soit dit en passant. Sans compter qu'Umbo avait tout de même assuré le gros du spectacle. Il avait plongé Rigg, Miche et Olivenko dans le passé à cette époque déterminée par Rigg par la présence du barbailé. Puis, une fois leurs compagnons à un jet de pierre de leur but, Param avait pris la main d'Umbo et ils s'étaient tous deux envolés de leur promontoire rocheux tout en suspendant le temps comme seule *elle* savait le faire. Puis, à nouveau, Umbo les avaient projetés en arrière, Param et lui, quelques semaines avant que les autres ne traversent. Voilà comment eux, Umbo et Param, avaient devancé tout le monde.

Si la traversée n'était pas l'œuvre d'Umbo avec tout cela… Bien sûr, Rigg avait la capacité d'aller encore plus loin dans le passé. Oui, Rigg affinait la datation du saut, en l'ancrant sur une trace précise. Et Param hachait le temps. Il ne niait pas leurs dons, loin de là. Il souhaitait juste rétablir une vérité : sans lui, pas de voyage dans le temps, point final !

Donc pourquoi tant d'indifférence de la part de Vadesh ? Pourquoi le titre de « vrai voyageur du temps » à Rigg, l'élève privilégié, et non à Umbo, l'autodidacte besogneux ? Pourquoi continuer à lui nier ses talents uniques ?

Dès le départ, le jeune cordonnier avait endossé le rôle du suppliant. *Par pitié, Rigg, emmène-moi !* Le souvenir de cette quasi-mendicité fit frissonner Umbo de dégoût et de colère.

Tous deux n'avaient eu d'autre choix que de fuir Gué-de-la-Chute, alors pourquoi ce comportement de vassal ?

Parce que Rigg descendait de la lignée des princes sessamides ? Impossible : ni lui ni Umbo ne le savaient avant leur arrestation à O. En outre, les Sessamides avaient été déchus du pouvoir par le Conseil révolutionnaire du Peuple et s'ils y étaient restés, Rigg n'aurait pas fait de vieux os. La grand-mère de la reine Hagia avait ordonné par décret la mort de tous les héritiers mâles à leur naissance.

Comment donc expliquer le tour de passe-passe de Rigg, qui avait fini par les conduire dans cet endroit maudit en entérinant seul ses propres décisions ?

Question de logique, songea Umbo. *Rigg préside à nos destinées car Ram, l'Homme en Or, le Voyageur, notre copie de Vadesh, l'a élevé dans ce but.*

Ram avait bien dispensé quelques conseils à Umbo, le temps pour le jeune homme de maîtriser son don et, grimé en jardinier, il avait formé Param dans le secret des parcs royaux d'Aressa Sessamo. Mais il avait éduqué Rigg dès son plus jeune âge, lui inculquant nuit et jour les préceptes de la souveraineté. Rigg et consorts n'étaient que de simples figurants dans le scénario de Ram.

Et ce scénario avait voulu qu'ils croisent la route de Vadesh, son frère jumeau, menteur patenté doublé d'une belle canaille. Ils ne pouvaient même pas boire sans son aide, au risque de se retrouver *ad vitam aeternam* avec un parasite accroché à leur tête. Ils avaient remis leur vie entre les mains d'une machine humanoïde, dont la morphologie même constituait une tromperie délibérée sur sa propre nature. *Les premiers humains ont créé ces machines indestructibles et nous voici sous leur joug, tout cela parce qu'ils savent tout et nous rien.*

Et maintenant, Umbo gisait là, sous le couvert des arbres, non loin des ruines d'une cité fantôme, le regard braqué vers le Grand Anneau, tout là-haut dans le ciel, en proie à ce même ressentiment larvé que celui apparu dès leurs premiers pas dans cet entremur. Enfin, « même », pas tout à fait. Sa cible avait changé. Le jeune cordonnier avait au moins l'honnêteté de le reconnaître : le ressentiment qui l'habitait

visait désormais Ram et Vadesh. Mais finalement, qu'avaient-ils à voir là-dedans ? Fallait-il seulement chercher un coupable à son malaise ?

Je suis en colère, amer et désespéré, mais Rigg ne mérite pas cela et Ram et Vadesh ne sont rien d'autre que des boucs émissaires et…

Umbo roula de côté et observa ses compagnons assoupis. Que reprocher à Miche ? Sa générosité, son dévouement ? *Lui*, au moins, avait pris Umbo sous son aile et répondu présent dans les moments difficiles.

Olivenko ? C'était l'inconnu du bataillon. Seul Rigg le connaissait. Et il semblait l'apprécier parce qu'il avait été témoin de la mort de Knosso. Olivenko n'avait jamais joué les tire-au-flanc ni discuté les décisions du groupe – de *Rigg*, donc –, alors pourquoi lui en vouloir ?

Que dire de Rigg ? Umbo le considérait comme un ami véritable et si les autres s'inclinaient devant lui, ce n'était pas un hasard. Ram l'avait préparé à tout, en théorie comme en pratique.

Param était l'exact contraire de son frère. De la même lignée que Rigg – une évidence à leur ressemblance trait pour trait –, elle avait passé tant d'heures dans sa dimension au ralenti qu'à la voir allongée là, cette nuit, à l'abri de l'imposante charpente du tavernier, elle paraissait la cadette de sa fratrie quand, en fait, Rigg lui rendait deux ans. Mais ce paradoxe s'expliquait : dans son univers à la chronologie découpée, une seconde équivalait à trois ou quatre secondes au moins dans le monde *réel*.

Elle est même plus jeune que moi, songea Umbo.

À cette pensée, il sentit enfler en lui une vague de colère et de désespoir et… de *désir* si ardent qu'il se mordit la main pour contenir une irrépressible envie de crier son amour sur tous les toits… ce qui aurait été plutôt malvenu.

Par tous les saints ! frissonna-t-il. *Ma première princesse, et j'en tombe amoureux.*

Voilà donc ce que les gens appellent amour, songea-t-il tout en tentant de passer son trop-plein d'émotions au crible de la raison. *Cet affreux… ce puissant maléfice, c'est lui qui a poussé Mère dans les bras de mon misérable tyran de père.*

Dans les contes, combien de héros sans cervelle se rendent coupables d'actes aussi héroïques que stupides par amour ?

Et surtout, de combien, moi, vais-je me rendre coupable pour la même raison ?

Les émois d'Umbo s'expliquaient enfin. Rigg prenait l'initiative à chaque décision, c'était un fait, mais la principale cause de jalousie d'Umbo venait surtout du comportement de Param à l'égard de son frère, de son attitude complice et désinvolte. Ils avaient vécu sous le même toit pendant des mois, étaient frère et sœur et avaient planifié leur évasion ensemble, l'un et l'autre s'étaient sauvé la vie et…

Et moi aussi, je lui ai sauvé la vie ! Et elle a sauvé la mienne !

Oui, une toute petite fois : lors du saut du rocher. Elle avait pris Umbo par la main, l'avait aidé à se relever et d'un pas, ils s'étaient élancés dans le vide. Plus tard, ils avaient franchi le Mur, toujours main dans la main…

Il sentait encore la douce chaleur de la paume de Param au creux de la sienne. Ou du moins un frisson, à ce souvenir.

Mathématiquement, elle a deux ans de plus que Rigg et moi, mais dans les faits, nous avons tous plus ou moins le même âge. Quant à son sang royal, parlons-en. La reine mère a tout fait pour la supprimer ! Si ça ne s'appelle pas renier sa fille… Elle fait partie du commun des mortels maintenant, comme moi. Tout reste jouable.

Roturière par force de loi, mais fille de monarque dans les veines.

Je dois vraiment passer pour un queuneu de première à ses yeux, un bouseux pas très fute-fute, alors qu'elle et Rigg se comprennent, avec leur langage de la haute. Il a habité chez elle, il s'est assis à sa table et il maîtrise les règles de la bienséance. Tandis que moi, je l'ai accompagnée le temps d'une traversée et lui ai allumé quelques feux de camp, comme une bonne à tout faire. Comme si j'étais le larbin de Rigg. Et pas dans la catégorie majordome incollable sur les bonnes manières, non, plutôt laquais corvéable à merci, recruté pour les besoins du voyage entre Aressa Sessamo et le Mur.

Suffit, se tança Umbo. *Rien ne sert d'en vouloir au monde entier. L'amour t'aveugle et, comme te l'a si bien expliqué un*

jour le Voyageur, te pousse à écarter tous tes rivaux dans ta quête amoureuse. Rigg n'est pas à proprement parler un rival – il est son frère, pas un soupirant. Mais il a ses faveurs. Elle se livre à lui en aparté, lui confie ses petits secrets, toutes ces choses que tu aimerais tant partager avec elle. Seul.

Param le méprisait, lui. Comment pouvait-il en être autrement ? Même avec la meilleure volonté du monde, il ne la ferait jamais sienne. Cette pensée le mettait hors de lui. En même temps, il avait bien conscience de l'ineptie de ses propres supputations. Qu'était-il, devin ? Tous deux étaient si jeunes, *qu'attendait-il* au juste de leur relation ?

Tu deviens fou, frissonna-t-il. *Chasse cette obsession, maintenant qu'elle a le visage de Param.*

Il glissa une main dans sa poche et en sortit l'objet escamoté plus tôt, à la lisière du boqueteau.

C'était une pierre. Une gemme, plus précisément. D'une belle teinte bleu ciel, en tous points identique à celle que Rigg avait tenté de vendre à O, et désormais sous clé dans une salle forte d'Aressa Sessamo. Celle-là même qu'Umbo et Miche s'étaient échinés en vain à récupérer pour compléter la collection du jeune prince.

Il ne lui avait pas fallu deux secondes pour la reconnaître, sur son lit de feuilles mortes. Pourtant, il s'agissait *forcément* d'une autre… mais sortie d'où ? Umbo tendit le bras et l'observa aux rayons du Grand Anneau.

L'examen visuel ne fit que confirmer la similitude de taille et de couleur avec celle échappée du lot de Rigg ; un constat déjà établi au premier coup d'œil, ceci dit. Umbo soupesa la pierre. Son poids semblait correct. Il la croqua, l'examina sous toutes les coutures : sa dureté et la qualité de son polissage n'avaient rien à envier aux autres.

Le jeune cordonnier la rangea à la ceinture, roula sur le dos et se repassa le film de sa découverte. La pierre n'était pas tant enfouie *dans* le tas de feuilles mortes que posée *dessus*. Bien en évidence, comme par un fait exprès.

Mais par qui ? Rigg soutenait mordicus qu'aucun humain ne s'était approché de ces arbres depuis des millénaires. La pierre ne serait jamais restée sur son écrin si longtemps – elle aurait fini recouverte par des mètres d'humus et de terre.

L'absence de traces pouvait également suggérer l'implication d'un *intraçable*, comme Vadesh ou Ram. Mais pourquoi s'embêter à la déposer là quand ils pouvaient la remettre directement à Rigg ?

S'agissait-il d'une mise à l'épreuve, d'une manière de test ? Encore fallait-il anticiper leur ordre de passage, et la position exacte d'Umbo à son entrée sous le bosquet. Et quand l'auraient-ils déposée ? Incognito, qui plus est. De la ville aux arbres, le terrain était à découvert. Aucune empreinte, aucun signe ne trahissait le moindre passage : toutes les feuilles étaient à leur place, comme au jour de leur chute.

Et pourquoi cette pierre et pas une autre ? Les probabilités qu'il s'agisse de celle transportée et mise en vente par Rigg étaient quasi nulles, mais la ressemblance interpellait. À croire que Vadesh disposait de sa propre collection de dix-neuf pierres identiques. Ceci dit, il lui aurait fallu avoir le nez sacrément creux pour piocher la bonne. Rigg avait déballé son lot pour qu'il puisse les voir, mais d'ici à identifier la seule manquante au premier coup d'œil…

« Tu dors ? » souffla une voix au-dessus de lui.

Umbo ne bougea pas. Il sentit son pouls s'emballer. Olivenko. Comment avait-il pu se faufiler jusqu'ici sans se faire remarquer ?

« C'est ton quart », indiqua le garde.

Merci pour le rappel, râla Umbo intérieurement. Il avait dû s'assoupir, d'où sa surprise à l'apparition d'Olivenko. À force de cogiter, son tour de somme avait été sérieusement rogné – il se sentait tout sauf reposé.

Il se leva, les paupières gonflées de fatigue. Miche, qui avait le sommeil léger, s'agita comme à chaque changement de quart. De leur côté, Rigg et Param faisaient leur nuit. D'un sommeil royal.

Plutôt déplacé, s'en voulut Umbo. De tous les dormeurs, les monarques étaient certainement les plus à plaindre. Tout le monde voulait leur mort : ennemis jurés, seigneurs jaloux, frères et sœurs régicides…

Jusqu'à quel sommet de stupidité ma jalousie me conduira-t-elle ?

« Parle-moi, poursuivit Olivenko. Si tu dors debout, ton tour de garde va être joli. »

Umbo se frotta les yeux et s'étira comme un chat.

« Je suis réveillé, bâilla-t-il.

— Prouve-le-moi en allant te dégourdir les jambes, lui ordonna Olivenko. Tu n'as rien dormi. J'aurais préféré te laisser tranquille, mais bon… c'est ton quart. »

Et impossible de le faire sauter sans réveiller ces messieurs dames de la royauté.

Ça suffit, se sermonna Umbo. *Ce n'est plus drôle.*

Il sortit du bosquet à vive allure, indifférent au raffut de ses pas dans le matelas de feuilles mortes. Il déboucha dans un doux pâturage où ses foulées se feutrèrent ; la brise y soufflait librement, sans arbres ni feuillage pour contrarier sa course.

Quels animaux pouvaient bien garder le pré si ras ? Et pourquoi n'y étaient-ils pas rattroupés à cette heure, leurs museaux couverts de crochefaces ?

À moins que ce ne soit Vadesh qui assure la tonte. En la broutant. Qui sait de quoi ces machines sont capables, quand elles ont un projet en tête ?

Umbo fit le tour du boqueteau ; une petite trotte, malgré les apparences. Son circuit, bien au large de l'orée, le mena à flanc de pente, du côté de la ville. Il prit conscience de la bêtise de ses errements au son des premiers gargouillis de l'eau. Il avait perdu de vue les dormeurs. Tout juste apercevait-il la cime des arbres au-dessus de leurs têtes. Mais s'approcher aussi imprudemment du ruisseau… et s'il trébuchait la tête la première dans ce vivier à crochefaces ?

Comme par hasard, sa jambe gauche s'enfonça au même instant dans un trou bourbeux masqué par les hautes herbes. Il fit un bond en arrière comme pour esquiver un mauvais coup de faux. Par instinct… mais aussi peut-être en vain. Car si une larve de crocheface l'y attendait, il était fait.

Il remonta la pente à toutes enjambées jusqu'au taillis, jusqu'à ce que la silhouette de Miche se détache au clair de lune. Il s'assit et se palpa frénétiquement les jambes et les pieds. Rien, à part quelques inquiétants brins d'herbe mouillés et tenaces, sur son pied droit et ses mains. À la

lumière du Grand Anneau, en cette nuit dégagée, une ultime inspection finit par le rassurer : aucun parasite ne semblait en route pour son cerveau. Aucun de taille perceptible du moins… Et en espérant qu'ils ne rampaient pas sous la peau.

Umbo souffla un bon coup et se leva pour la suite de ses aventures. À distance de sécurité du camp, cette fois.

Impossible de boucler son tour par le nord – en fait de « bosquet », ils avaient pris place à la pointe d'une péninsule, à l'extrémité sud d'une vaste forêt. Le sommet de la colline les avait induits en erreur, en masquant les arbres qui s'étendaient au-delà.

On croit toujours savoir où et face à quoi l'on se trouve et soudain, boum ! tout vole en éclats, nos certitudes, nos stupides hypothèses, car oui, quelle stupidité d'avoir… Les mots du Voyageur résonnèrent dans sa tête, interrompant ses digressions : « Les hypothèses n'ont rien de stupide, elles sont la base même de notre raisonnement. Elles accélèrent nos prises de décision, contrairement aux animaux. Eux ne voient que ce qu'ils voient. »

Umbo traversa le bois au plus court en fendant le lit de feuilles mortes des tibias, comme s'il avait pataugé dans une rivière. Il finit par rejoindre le premier pâturage. La ville s'étendait au loin, sur sa gauche cette fois, bien plus distante, mais plus haute aussi, que les arbres à main droite. Il s'arrêta un instant pour contempler les tours, intrigué par le sort de ses habitants, se demandant si Vadesh se tenait à l'intérieur de l'une d'elles, le regard tourné vers l'extérieur, vers lui peut-être.

Le sacrifiable se posait-il autant de questions que lui ? Ni lui ni Ram ne semblaient jamais hésitants. Même leurs doutes, ils les exprimaient avec aplomb. Alors qu'Umbo… il doutait jusqu'au pourquoi du comment de ses interrogations.

Vadesh avait affirmé ne pouvoir prédire l'avenir avec certitude. Il pouvait citer un milliard de choses que les humains *seraient susceptibles* de faire à leur arrivée dans le Jardin, s'ils y arrivaient, mais lesquelles se réaliseraient… il n'en avait pas la moindre idée, d'après ses propres dires ! La même logique ne s'appliquait-elle pas aux futurs actes

d'Umbo, de Rigg et des autres ? *Voilà pour toi matière à méditer, le sacrifiable.*

Nous sommes imprévisibles, même pour lui, songea Umbo. Cette pensée lui mit un peu de baume au cœur. *Nous sommes ses pantins, il se joue de nous et nous cache des choses, à la fois par manque de visibilité et dans un but précis. Mais lequel, mystère.*

Voilà la clé de ses manigances. Il a besoin de nous, donc il nous manipule. Il veut nous amener à faire une chose d'une importance telle que le plus grand secret s'impose. Mais pourquoi ne pas nous dire simplement ce qu'il veut ? Sans doute par crainte d'essuyer un refus. Par anticipation, même. Mieux vaut pour lui nous abuser. Jusqu'au point de non-retour.

Comme Rigg, en nous mettant face au Mur.

À la seule différence que Rigg n'a rien d'un manipulateur.

Ou alors, je le connais mal.

Umbo pencha la tête en avant. Il se gratta le front nerveusement. *Rien à faire, voilà que je me remets à le soupçonner. Encore un coup de Vadesh.*

Il entendit des bruits de pas… légers, ceux de Param.

« Ce n'est pas encore à toi, lui lança-t-il. Je commence à peine. »

Elle continua à s'approcher.

« À peine depuis une heure, si mon horloge interne n'est pas déréglée, sourit-elle.

— Dans ce groupe, j'ai peur qu'on soit tous un peu déréglés au niveau du temps…

— Je ne trouvais pas le sommeil. »

Param accompagna alors ses paroles d'un geste insensé : d'un bras, elle entoura les épaules d'Umbo. Il sentit une douce chaleur l'envahir. Il en frissonna.

« Tu as froid, observa-t-elle.

— Moins qu'avant », répliqua Umbo. Pressentant le caractère un brin donjuanesque de sa remarque, il tenta de corriger immédiatement le tir. « Enfin, je veux dire, moins qu'après m'être embourbé près du ruisseau…

— Le ruisseau ? Tu es allé là-bas ? s'exclama Param, incrédule.

— Un accident, bredouilla Umbo. C'était un vrai marécage et…

— Tu aurais dû…

— Je me suis bien essuyé les jambes et les pieds, il n'y avait rien.

— Mais il a dit que ces trucs étaient tout petits dans l'eau… »

Rêvait-il ou étaient-ils en train de se chicaner ? Ce n'était pas le moment.

« Écoute, si j'ai mis le pied dans l'eau et qu'un de ces parasites de crocheface en a profité, alors c'est trop tard, voilà. Si tu crois que ça me fait rire.

— Il va prendre les commandes de ton cerveau, lui rappela Param.

— Ça tombe bien, le siège est libre », tenta d'ironiser Umbo. Mais la blague sonna comme un vulgaire apitoiement sur soi-même.

Param eut la bonté de ne pas le rassurer : cela l'aurait achevé.

« Peut-être qu'en parler au barbailé te ferait du bien.

— Peut-être qu'on va s'entendre comme larrons en foire tous les deux, ajouta Umbo. Pour une fois que je me fais un super copain, il faut qu'il ait quatre pattes, des plumes et ne baragouine pas un mot de ma langue.

— Il n'y a pas plus fidèle ami qu'un quadrupède muet », commenta Param.

Était-ce de l'amertume qu'il perçut dans sa voix ?

« Toi, tu n'as jamais essayé de faire ami-ami avec un chat.

— Ah oui, les chats, je les avais oubliés, ceux-là… »

Elle posa tendrement la tête contre son épaule.

« Je peux comprendre la motivation de Rigg pour venir me sauver. C'est mon frère. Mais toi… sur ce rocher, à mes côtés, tu as maintenu les autres dans le passé au péril de ta vie. Et pourtant tu ne leur dois rien, ni à Rigg, ni à Miche, ni à Olivenko. Ils ne sont même pas de ta famille.

— Je dois plus à Rigg qu'à n'importe qui d'autre.

— S'il n'avait pas levé le bras pour que tu le ramènes dans le présent…

— J'aurais attendu qu'il le fasse.

— Tu ne craignais pas que les hommes de Mère te tuent ?

— Si, bien sûr. S'ils l'avaient fait, Rigg et les autres seraient restés prisonniers à jamais du passé, frémit Umbo.

— Et moi, alors ? » sourcilla Param.

Umbo, conscient de son impair, hocha la tête d'un air abattu.

« La galanterie et moi… Toi, je savais que tu t'en tirerais.

— Et moi, je craignais le pire pour toi. Je n'avais qu'une envie : t'attraper et te faire disparaître. Mais c'était signer l'arrêt de mort de mon frère.

— Tu m'as sorti de là à la seconde où je les faisais revenir dans le présent, se remémora Umbo.

— Une petite voix n'arrêtait pas de me crier "Mais pousse-le de ce rocher !" sourit Param.

— Tu m'as sauvé la vie.

— Je nous ai presque tués tous les deux, tu veux dire, frissonna Param. Mère et ses soldats ont eu le temps de tout anticiper. Ils savaient que nous ne pouvions changer de direction en plein vol. Si tu ne nous avais pas reculés d'une semaine…

— Mais c'est ce que j'ai fait !

— J'ai sauté sans réfléchir.

— Tu n'avais pas le choix. Tu as choisi le bon moment pour nous sauver.

— Et toi, tu nous as sauvés juste après.

— Si je comprends bien, chacun de nous a sauvé la vie de l'autre », résuma Umbo.

Il s'écarta brusquement de Param puis lui fit face.

« Ma sauveuse », lâcha-t-il, content de sa blague.

La même idée avait dû traverser la tête de la princesse car, au moment, jaillirent de sa bouche les mêmes mots, ou presque : « Mon sauveur. » Sans sarcasme aucun. Ou alors, d'une sincérité telle qu'ils en devinrent criants de vérité.

Sarcasme ou pas, Umbo réagit comme toujours dans ces moments-là : en se braquant.

« Ne compte pas sur moi pour rejouer les héros de sitôt. D'autres sont meilleurs que moi à ce jeu-là. »

Param feignit de le souffleter telle une princesse outrée – en lui tapotant la joue du bout des doigts.

« “Surtout, ne me remerciez pas.” C’est ça ? »

Umbo lui lança un regard vide, l’air absent – son esprit vagabondait déjà à mille lieues de là. Elle l’avait pris par le bras, avait posé la tête sur son épaule, plaisanté avec lui, l’avait remercié, lui avait jeté des fleurs. L’avait appelé son sauveur, même sur le ton de la blague. Et maintenant, voilà qu’elle le taquinait. Que demander de plus ? Il se reprit rapidement, trop content de pouvoir continuer à boire ses paroles et participer à cette douce discussion.

« Remercie-moi tant que tu veux, au contraire. À condition que je puisse te remercier en retour.

— Le plus beau, dans mes retrouvailles avec mon frère, sourit Param, a été de découvrir que j’héritais en même temps de tous ses amis. »

Amis. Le mot était lâché. Elle le taquinait comme on taquine un ami.

« Ce qui dépasse de loin tout l’héritage que je pourrais attendre de ma mère, grinça-t-elle en détournant le regard vers la ville. Quelle désolation, cet endroit. Tant de majesté laissée à l’abandon. Tout ce travail, toutes ces *merveilles*, et personne pour en profiter.

— Peut-être ont-ils fui, suggéra Umbo. Peut-être sont-ils morts.

— Crois-moi, ils sont morts, trancha Param. Je me rappelle ma détresse au décès de Papa. Je n’étais pas là lorsque c’est arrivé, contrairement à Olivenko, mais je l’aimais plus que personne. Quand nous avons appris sa noyade, Mère m’a pris par les épaules et m’a dit “Tout le monde finit par mourir, mais chacun l’un après l’autre, ce qui laisse toujours une personne derrière. Sois heureuse d’être celle-là aujourd’hui.” C’est ce jour-là qu’elle m’a dévoilé son vrai visage. Le visage d’une femme parfaite ; parfaite d’égoïsme. Parfaitement dévouée à la Tente de Lumière. Jusque-là, c’était à sa fille qu’elle avait fait semblant de se dévouer. Mais j’ai compris alors que, si je venais à mourir, Mère ressentirait exactement la même chose qu’à la mort de Père.

— Rien.

Table

1. À boire 9
2. Barbailé 21
3. Insomnies 32
4. Épées contre gourdins 53
5. Décisions 72
6. Bienvenue à bord 89
7. Prise de contrôle 111
8. Ressentiment 126
9. Responsabilités 144
10. Pressentiment 161
11. Yahous 172
12. Cités en ruines 187
13. À la bibliothèque 209
14. La dague 229
15. Frères ennemis 254
16. Trépas express 279
17. Confiance 296
18. En transit 310
19. Royal 332
20. Entremur de Lar 344
21. Compagnons 365
22. Mise en garde 379
23. Assassinat 397
24. Nettoyeurs 420
25. Nouvelles traces 430